
EVA BJÖRG
ÆGISDÓTTIR
AVANT QUE
TOMBE LA NUIT
Prix du meilleur
polar islandais

Avant que tombe la nuit



DE LA MÊME AUTRICE

Les enfants qui blessent
Éditions de La Martinière, 2025
Points, 2026

Le Clan Snœberg
Éditions de La Martinière, 2024
Points, 2025

Les garçons qui brûlent
Éditions de La Martinière, 2023
Points, 2024

Les filles qui mentent
Éditions de La Martinière, 2022
Points, 2023

Elma
Éditions de La Martinière, 2021
Points, 2022

EVA BJÖRG

ÆGISDÓTTIR

Avant que tombe la nuit

Traduit de la version anglaise, depuis l'islandais,
par Ombeline Marchon

**Éditions
de La Martinière**

Titre original : *Heim fyrir myrkur*
Publié par Veröld Publishing, Islande, 2023

Retrouvez Eva Björg Ægisdóttir
sur Instagram @evabjorg88

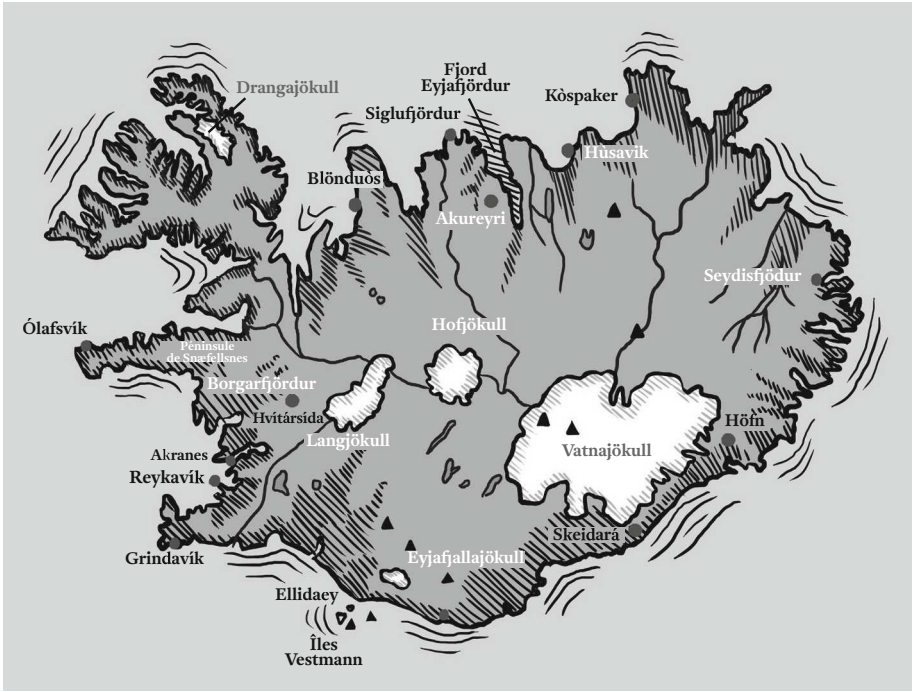
ISBN : 979-1-0401-2322-4

© Eva Björg Ægisdóttir, 2023

Traduit de l'anglais par Ombeline Marchon
avec l'aimable autorisation de Victoria Cribb
(© Victoria Cribb, *Home Before Dark*,
publié au Royaume-Uni par Orenda Books, 2025)

Pour la traduction française, Éditions de La Martinière, 2026
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.


Drangajökull
Fjord
Eyjafjördur
Kòspaker
Siglufjördur
Hùsavik
Blönduós
Akureyri
Seydisfjödur
Ólafsvík
Hofjökull
Péninsule
de Snaefellsnes
Borgarfjördur
Hvítársída
Höfn
Langjökull
Vatnajökull
Akranes
Reykavík
Skeidará
Grindavík
Eyjafjallajökull
Ellidaey
Îles
Vestmann

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Prologue

Pendant des années, j'ai fait le même rêve : je suis debout dans une baignoire installée dans le jardin, et maman me frotte avec un gant de toilette. Le paysage est couvert de neige, le ciel constellé d'étoiles. Un nuage de vapeur s'élève de l'eau brûlante pour nous envelopper. « On va bien te nettoyer », répète maman en me frottant si fort que ma peau devient écarlate.

Au loin, une cloche résonne.

Est-ce un rêve ou un cauchemar ? Sur le moment, je me sens bien, mais à mon réveil j'éprouve un sentiment de malaise, qui persiste tout au long de la journée. Et j'ai beau me laver, je n'arrive pas à me débarrasser de l'impression que je suis impure.

I

Il y a des gens qui vivent
dans un monde de rêves,
d'autres qui affrontent la réalité ;
et puis il y a ceux qui transforment l'un en l'autre.

Érasme

Marsibil

Samedi 12 novembre 1977

J'ai trouvé la lettre par terre en rentrant – une enveloppe blanche qui se détachait sur la saleté du carrelage. Elle portait mon nom écrit en majuscules, à l'encre noire : MARSIBIL KARVELSDÓTTIR. Le cœur battant, je l'ai ouverte. Non pas soigneusement avec un coupe-papier, comme me l'avait appris mon père, mais en la déchirant d'un geste brusque, impatient, en même temps que le mot écrit à la main qu'elle contenait. À certains endroits, l'encre des lettres avait bavé, dessinant de minuscules veines sur le papier.

Bonjour Marsibil,
Tu m'as manqué ! Comment vas-tu ? J'espère que tu me pardonneras d'avoir utilisé ton vrai nom cette fois-ci (ah ah, très drôle). Je tenais à te dire que je suis toujours là, au bout de la plume, si tu as besoin de moi.
À bientôt j'espère.

Un frisson d'angoisse m'a parcouru l'échine. Mes genoux se sont dérobés sous moi, mais j'ai réussi à ne pas m'effondrer. Je me suis assise à la table de la cuisine où je suis restée une bonne heure à fixer la fenêtre d'un œil hagard.

Le reste de la journée, j'ai fait les cent pas dans l'appartement, en pilote automatique, non sans vérifier toutes les demi-heures que la porte d'entrée était bien verrouillée. À un moment, j'ai cru entendre quelqu'un tripoter les fenêtres. Cachée derrière les rideaux, j'ai surveillé un passant qui avait levé les yeux vers mon appartement pendant que son chien s'accroupissait dans l'herbe.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi.

À ma quatrième nuit de veille, les yeux perdus dans l'obscurité, je me suis demandé combien de temps on pouvait tenir sans sommeil. Dix jours, apparemment. Mais de quoi mourait-on ? Était-ce le cœur qui lâchait ou l'organisme tout entier qui finissait par s'effondrer, par s'éteindre ? Avant d'en arriver là, on subissait sans doute tous les effets secondaires de l'insomnie : hallucinations, perte de mémoire, troubles de la concentration, léthargie. J'avais certes des problèmes de concentration. Pas encore d'hallucinations.

Quand maman m'a appelée, au matin du quatrième jour, j'étais en train de recompter les feuilles de mon lys de la paix. Sur les dix-sept de la veille, il n'en restait plus que quinze. Je ne comprenais pas. Je les avais pourtant comptées trois fois.

– Tu as vu l'article ? m'a-t-elle demandé d'une voix rauque, comme si elle venait de se réveiller.

– Quel article ?

– Sur ta sœur. Pour les dix ans de sa disparition, soi-disant. Encore un prétexte pour jeter notre douleur en pâture aux lecteurs…

Sa remarque a fait naître dans mon esprit une image : je nous ai vus, mes parents et moi, allongés sur une table, pendant qu'une horde affamée se disputait les morceaux de notre chair.

– Qu'est-ce qu'ils écrivent ?

Je me suis assise et j'ai fermé les yeux. Mes paupières étaient brûlantes, douloureuses après toutes ces nuits sans sommeil. La lettre m'avait rendue irritable et nerveuse, comme si je

craignais en permanence de me faire agresser par un inconnu surgi de nulle part. La nuit, c'était encore pire : plongée dans un demi-sommeil, je croyais entendre des bruits, une voix qui chuchotait à mon oreille ou le crissement de pas sur le gravier, au pied de ma fenêtre, alors que j'habitais au troisième étage. Le manque de sommeil provoquait sur mes sens un effet étrange : il déformait mon ouïe. Certains sons se réduisaient à un bourdonnement lointain, d'autres semblaient démesurément amplifiés. Le vent, le sifflement des tuyaux d'eau chaude résonnaient plus fort que les voix humaines ou la musique à la radio. Mes pensées se réduisaient à une motte d'argile impossible à modeler, tandis que mes rêves éveillés prenaient l'apparence de la réalité. J'avais toujours eu du mal à les distinguer. Pour moi, ils se mélangeaient au point de se confondre, de sorte que je ne pouvais plus faire confiance à mon jugement.

Maman a lâché un profond soupir.

– Ils en remettent une couche sur la disparition de Stína. Il y a une photo d'elle en première page, et une photo de nous dans l'article. Celle qu'ils ont prise dans notre salon juste après sa disparition, tu te rappelles ?

J'ai confirmé, même si le souvenir était très vague.

– Ça fait vraiment dix ans, Marsí ? s'est étranglée maman, au bord des larmes. J'ai du mal à y croire.

– Moi aussi.

Un long silence, puis le froissement du papier. Maman a toussé.

– Tu viens bien, demain ?

– Oui.

Chaque année, le 17 novembre, je rentrais à la maison commémorer cet « anniversaire » qu'aucun de nous n'avait vraiment envie de célébrer. Je me torturais pendant des semaines à l'idée de faire le trajet jusqu'à Nátthagi. Je m'inventais d'innombrables excuses pour y échapper, mais je finissais toujours par m'y résoudre.

– Ne prends pas la route trop tard, a dit maman. Il vaut

mieux conduire de jour. Tu sais comme les nuits sont noires, ici, à la campagne.

– Oui, je sais. J'arriverai avant la nuit, ai-je promis.

Tu parles.

Après avoir raccroché, je me suis assise à la table de la cuisine pour examiner de plus près la lettre. Je reconnaissais l'écriture, les petits *r*, les longues boucles des *j*. Les yeux fermés, j'ai revu la toute première lettre, arrivée onze ans plus tôt. En me concentrant, je retrouvais l'odeur, aussi discrète que familière, du papier et de l'encre, mais cette fois teintée d'autre chose. Un soupçon d'inconnu.

*

Tout a commencé par un jeudi froid et maussade. Chaque semaine, *L'Hebdo* était livré à la maison. Ma sœur et moi avions pour habitude de dévorer le magazine ensemble – penchée sur son épaule, je lisais à mesure qu'elle tournait les pages. Mais fin 1966, Stína s'est désintéressée du journal, que je feuilletais désormais de mon côté pendant qu'elle sortait avec ses copines. Je lisais les feuilletons et les bandes dessinées, mais ce qui me plaisait le plus, c'étaient les questions que les lecteurs envoyaient au « Facteur » pour qu'il y réponde. Ce jeudi-là, une nouvelle rubrique a attiré mon attention : « Correspondants ».

Je n'avais jamais songé à échanger avec un correspondant, mais depuis quelques mois, je me sentais de plus en plus seule. Maintenant que Stína fréquentait le lycée de Reykholt, elle passait moins de temps à la maison, et je me désolais de n'avoir personne à qui parler.

Après réflexion, j'ai pris une feuille de papier et commencé à rédiger une annonce.

Cher Hebdo*, merci pour ton magazine, que j'adore. J'aimerais correspondre avec des garçons ou des filles âgés de treize à seize ans. Moi, j'ai treize ans. J'aime beaucoup…*

Stína est sortie de sa chambre au moment où je me demandais quels étaient mes loisirs préférés. Plantée devant le miroir de l'entrée, elle s'est mise à peigner sa longue crinière blonde. Alors que mon adolescence était marquée par l'acné et les cheveux gras, Stína embellissait à vue d'œil, avec ses pommettes saillantes et ses rondeurs de femme. Ce que j'enviais le plus, c'était son côté solaire. Mes sautes d'humeur étaient aussi imprévisibles que le climat islandais, alors que Stína ne cessait de se réjouir de tout et n'importe quoi. Naturellement, les gens étaient plus attirés par sa personnalité enjouée que par une gamine morose et irritable comme moi.

J'ai regardé ma sœur en mâchonnant le bout de mon crayon.

Dans mes lettres, je pouvais être qui je voulais. Adieu Marsí la boudeuse ! Je pouvais me montrer gaie, drôle, aussi lumineuse que ma sœur.

Je pouvais devenir Stína.

Après un temps de réflexion, j'ai remplacé « treize » par « quinze » et mentionné ses deux passions à elle – l'art et le cinéma – avant de signer : *Avec mes remerciements, Kristín Karvelsdóttir*.

Ce n'était qu'un petit mensonge insignifiant, mais près d'un an plus tard, j'échangeais toujours avec mon correspondant.

Un certain Bergur. C'est du moins le nom qu'il m'a donné dans les lettres que nous avons échangées au cours de ces douze mois. Des lettres qui nous ont donné envie de nous rencontrer.

Il m'a dit qu'il était heureux de venir me voir, de faire le trajet jusque chez moi. Tout à coup, j'ai compris qu'il allait traverser tout le pays pour rencontrer non pas moi, Marsibil, mais une jeune femme de seize ans appelée Kristín.

C'est alors que ma sœur a disparu.

Je l'ai aussitôt tenu pour responsable.

Pendant les dix années qui ont suivi, je suis restée persuadée que Bergur était impliqué d'une manière ou d'une autre

dans la disparition de Stína. Mais je n'ai rien dit. J'ai gardé mes soupçons pour moi. Parler, c'était admettre ma part de responsabilité. Si je n'avais pas inventé ce petit mensonge à la noix, Stína serait encore parmi nous.

Dans les premiers temps, j'ai espéré qu'il se justifie. J'allais recevoir une lettre où il m'expliquerait qu'il avait eu un empêchement ou qu'il avait changé d'avis, tout simplement. Mais aucun courrier n'est arrivé. Pendant les dix années qui se sont écoulées depuis la disparition de Stína, je n'ai reçu aucune lettre de lui.

Jusqu'à aujourd'hui.

Jeudi 17 novembre 1977

Une légende circulait au sujet de la route qui mène à la maison :

Les conducteurs qui l'empruntaient de nuit croisaient parfois une femme en train de faire du stop sur le bas-côté. S'ils ralentissaient ou échangeaient un regard avec elle, son visage apparaissait instantanément dans le rétroviseur et ils la retrouvaient assise sur la banquette arrière. Sous le choc, ils perdaient le contrôle du véhicule et finissaient dans le fossé.

On racontait des fables similaires dans toute la campagne islandaise. Dans certaines versions, l'homme ou la femme tenait sous son bras une tête humaine. Pour ma part, je n'avais jamais croisé personne alors que j'avais emprunté cette route des centaines de fois, à la nuit tombée. Restait qu'un nombre anormalement élevé de conducteurs avaient perdu la vie sur ce tronçon. À mes yeux, ce phénomène s'expliquait par une combinaison de facteurs – mauvais entretien, absence d'éclairage, vitesse et fatigue du conducteur – plutôt que par un fantôme censé se matérialiser sur une banquette.

Maman pensait autrement.

Elle connaissait une multitude d'histoires absolument terrifiantes, et elle y croyait. Plus superstitieux qu'elle, ça n'existait

pas. Elle insistait pour que je m'endorme avant minuit, car c'est à cette heure-là que sortent les mauvais esprits. Elle frappait sous la table ou sur le bois, mais toujours trois coups, parce que selon elle les fantômes toquaient deux fois. Un jour, elle avait eu la bonne surprise de trouver un fer à cheval dans la prairie. Il était toujours accroché à la porte de la maison. Maman prétendait qu'il portait chance, mais j'en doutais. Notre famille n'avait jamais eu de chance.

Avant de tourner pour longer le fjord vers l'intérieur des terres, j'ai fait un petit détour par la station-service, où j'ai mangé un hot-dog accompagné d'une boisson gazeuse et d'une tasse de mauvais café.

– Un petit creux ? a demandé la caissière.

Sa langue passait à la manière d'une trotteuse sur ses lèvres desséchées. Je lui ai souri, alors que je déteste les vendeuses qui essaient de vous faire la conversation. Puis j'ai jeté le reste de mon café à la poubelle avant de me diriger vers les toilettes. Penchée au-dessus de la cuvette, les yeux brûlés par l'ammoniaque, j'ai vomi de la bile. Après m'être essuyé la bouche, j'ai tiré la chasse d'eau.

La femme dont j'ai croisé le reflet dans le miroir avait une bouche étroite aux lèvres pincées et des yeux vitreux qui lui donnaient l'air malade. Horrifiée, je me suis rendu compte que mes insomnies m'avaient défigurée. Ma peau dégoulinait comme de la peinture sur un mur.

Quand j'ai repris la route, la pluie martelait le pare-brise. J'ai inséré une cassette dans l'autoradio et monté le volume pour chasser les idées noires. J'avais atteint un tel degré d'épuisement que je somnolais en permanence. Perdue dans les limbes, la tête lourde, les paupières mi-closes, les pensées à la dérive, je flottais dans un état second, à la lisière du sommeil sans jamais y sombrer.

Tout en conduisant, je jetais régulièrement des coups d'œil sur le bord de la route au cas où apparaîtrait une silhouette.

D'où sortait cette histoire ? Une femme s'était-elle un jour retrouvée là, à faire du stop ? Dans ce cas, où allait-elle ? Et surtout, qui fuyait-elle ?

*

La maison se dressait sur le flanc d'une colline, dans les faubourgs de la petite ville de Hvítársída, comme si elle tenait à s'isoler des autres pour souligner sa supériorité. À juste titre, d'ailleurs. En ville, la plupart des habitations étaient de sinistres bungalows de béton construits non pas pour attirer l'attention, mais pour être fonctionnels et bon marché. Notre maison, baptisée Nátthagi, « Champ de nuit », faisait exception. Ce bâtiment de bois, recouvert de tôle ondulée noire, comprenait une cave, un grenier et des fenêtres traditionnelles à battants. Il s'ouvrait sur l'extérieur par une vaste baie vitrée à six pans, et ses avant-toits étaient ornés de décorations en bois.

Enfant, je l'admirais. J'annonçais fièrement aux gens que j'habitais la grande maison noire à l'extérieur de la ville, mais je me gardais bien d'y inviter mes camarades. De loin, Nátthagi semblait majestueuse et imposante, mais dès qu'on passait le pas de la porte, l'impression était tout autre. Il en va des habitations comme des humains : parfois, mieux vaut ne pas se fier aux apparences. De toute évidence, les autres gamins ressentiraient la même chose que moi dès qu'ils en franchiraient le seuil.

Non pas que le mobilier fût laid. Les murs étaient recouverts de papier peint aux motifs sombres, et les sols de linoléum ou de tapis dans des nuances brun foncé, orange et vert émeraude. Les meubles en bois, lourds et massifs, affichaient la même teinte sombre que les murs. L'hiver, un feu crépitait dans la cheminée du salon. Nátthagi aurait dû être accueillante. J'aurais dû m'y sentir à l'aise. Pour une raison qui m'échappait, ça n'avait jamais été le cas.

Le jardin ne produisait pas le même effet. Le terrain était

bordé de grands peupliers et, derrière la maison, une petite forêt de sapins grimpait le long de la pente. En été, j'adorais m'allonger dans l'herbe, les yeux levés vers le ciel, enivrée par les odeurs des plantes et la chaleur du soleil sur mon visage, bercée par le soupir du vent dans les arbres. Au pied du mur orienté sud, Stína et moi avions planté de la ciboulette, des tulipes et des groseilliers dont on cueillait les baies à l'automne pour s'en goinfrer jusqu'à la nausée.

Ces derniers temps, papa n'avait plus le courage d'entretenir la maison. La peinture noire du toit s'écaillait, et les parterres de fleurs se réduisaient à des bandes de terre nue parsemées de plantes fanées. Seul changement apporté au jardin ces dernières années, un cytise s'élevait maintenant au milieu de la pelouse. Comme je ne rendais visite à mes parents qu'en hiver, je ne l'avais jamais vu en fleurs, mais maman m'avait dit que les cascades de pétales jaunes qui l'illuminaient en été lui rappelaient Stína.

*

Quand je me suis garée dans l'allée, papa m'attendait en haut des marches, les bras grands ouverts, prêt à m'enlacer. Noyée dans son odeur de sueur et de cheveux non lavés, je me suis sentie chez moi.

Depuis mon départ, j'avais habité bien des endroits sans jamais les considérer comme un *chez moi*. Nulle part je n'avais retrouvé l'émotion que je ressentais maintenant, plantée devant la maison, à m'enivrer de l'odeur de mon père. Je connaissais le parfum des murs ; je savais qu'un pot de confiture fait par ma grand-mère il y a des années traînait dans le placard de la cuisine ; je savais où les lames de parquet grinçaient et quelles fenêtres ne fermaient jamais correctement. J'avais parfois l'impression que Nátthagi était le seul endroit au monde où je me sentirais jamais à ma place.

– Bonjour ma puce, m'a chuchoté papa à l'oreille.

– Papa…

Il n'avait pas changé : yeux bruns cachés sous d'épais sourcils poivre et sel, lèvres minces, mais sourire généreux. Pourtant, je ne me souvenais pas de la dernière fois où je l'avais vu sourire franchement. Ce jour-là encore, les coins de sa bouche se relevaient à peine. Les plis d'inquiétude lui donnaient l'air plus grave, plus rude. Le chagrin avait sculpté son visage, comme pour chacun de nous.

Nous sommes restés un moment enlacés, dans une étreinte pleine de tendresse et d'émotion.

Papa a posé les mains sur mes épaules pour me dévisager.

– Ma fille est devenue adulte et je n'ai rien vu venir…

– Je n'ai pas eu le choix, tu sais. Avec les années, les rides arrivent, les cheveux grisonnent et les genoux s'abîment.

– Ne dis pas de bêtises. Tu seras toujours ma jolie petite puce.

J'ai souri.

– Allez, entre, a dit papa en me lâchant. Il fait un froid de canard et j'ai laissé la porte ouverte.

Dans la cuisine, maman surveillait une casserole qui chauffait à gros bouillons. Le mur et la plaque de cuisson étaient constellés d'éclaboussures jaunes, et une forte odeur de curry inondait la pièce.

– Marsí, a-t-elle dit d'une voix plus grave que d'habitude en me lançant un coup d'œil.

Maman n'a jamais été très démonstrative. Elle se contente en général d'un sourire distant.

Avant de rencontrer papa, elle était comédienne. En 1950, elle avait joué deux rôles au Théâtre national – Lillý dans *En vol* et Isabella dans *Vigiles* –, des pièces qui l'avaient révélée au grand public. Et puis, un soir à Reykjavík, elle avait croisé le regard de mon père sur la piste de danse. Coup de foudre, selon la version officielle.

Papa, lui, venait d'une famille aisée qui possédait une ferme

avicole, Fjardaregg, ici même dans le Borgarfjördur – il l'a ensuite agrandie en construisant un abattoir. Dans un sursaut de rébellion, il avait déménagé à Reykjavík. Là, au lieu de se lancer dans le droit comme le voulaient ses parents, il avait pris des cours d'histoire à la fac, abandonnant de ce fait l'entreprise familiale. Mais il n'avait pas eu le temps de finir son premier semestre à l'université : ma mère était tombée enceinte peu de temps après leur rencontre.

Mes grands-parents ne supportaient pas leur belle-fille dont la famille, à leurs yeux, n'était pas assez riche ni « comme il faut ». Fille d'une mère célibataire qui avait lutté pour joindre les deux bouts avant de mourir jeune, maman n'était pas un bon parti pour leur fils. Mais elle était enceinte, et ils avaient décidé de se marier. Mes grands-parents n'avaient pas d'autre choix que de l'accepter. Tout au moins ma grand-mère, car maman m'a confié n'avoir pratiquement pas échangé un seul mot avec son beau-père, décédé alors qu'elle était enceinte de Stína. D'après papa, grand-père était un homme austère et exigeant, qui se vengeait sur les autres de son propre malheur.

– « J'ai agi de la pire des manières avec ceux que j'aimais le plus », m'a-t-il dit un jour quand j'avais dix ans. C'est une citation de la saga de *Laxdœla*, Marsí, et il y a beaucoup de vérité là-dedans.

– Ça devrait être l'inverse, non ? ai-je dit en fronçant les sourcils. C'est avec ceux qu'on aime le plus qu'on devrait être le plus gentil ?

– Tu as raison, mais malheureusement, on se permet souvent de montrer nos pires côtés à ceux qu'on aime.

– Ton père, il était méchant avec toi ? ai-je demandé après réflexion.

À défaut de disparaître, le sourire de papa s'est assombri.

– Ma puce adorée, tu comprendras quand tu seras plus grande…

Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas grand-chose de leur relation, mais je sais qu'un matin, grand-père s'est

réveillé, il est descendu dans la cave de Nátthagi, il a pointé le canon d'un fusil sur sa tête et il a tiré. Des années plus tard, Stína m'a raconté qu'il y avait du sang partout, sur les murs comme au plafond. Une fois, nous sommes descendues toutes les deux au sous-sol en nous tenant par la main pour chercher ces fameuses éclaboussures. Les murs étaient en effet tachés, mais pas de rouge. Plutôt de brun, comme si quelqu'un les avait maculés de terre.

– C'est du sang, a déclaré Stína. Le sang peut être brun. Surtout quand il est vieux.

– Tu mens.

Le sang, c'était rouge, bien sûr.

Plus tard, je suis retournée toute seule dans la cave. J'ai léché mon doigt avant de dessiner un arc dans la crasse du mur. Puis je l'ai mis dans ma bouche pour voir si je reconnaissais le goût. Difficile à dire.

Après le décès de son mari, grand-mère est restée seule à Nátthagi. Elle a vieilli avant l'âge. Mes parents, qui habitaient toujours à Reykjavík, ont envisagé de déménager à Hvítársída pour vivre avec elle. Mais maman n'avait aucune envie de s'installer à la campagne. Après tout, Hvítársída n'offrait pas beaucoup d'opportunités pour une comédienne. La ville compte aujourd'hui environ neuf cents habitants, alors qu'on a fêté le millième habitant quand j'étais en classe de cinquième. La population a diminué, principalement parce que l'usine textile a fermé pour s'installer plus près de la côte. Hvítársída, appelée Sída par ses résidents, est la plus grande agglomération du district. Située dans une large vallée herbeuse, à mi-chemin entre les domaines ecclésiastiques de Húsafell et de Reykholt, elle longe les rives de la Hvítá. Malgré son nom, la « rivière blanche » est un torrent d'un bleu laiteux qui prend sa source dans les glaciers Langjökull et Eiríksjökull, lesquels surplombent la vallée.

Au bout du compte, maman s'est laissé convaincre, non seulement par amour pour mon père, mais aussi parce que

sa grossesse allait l'obliger à mettre entre parenthèses son rêve de devenir actrice. Stína est née au printemps, comme les agneaux, un an environ après la rencontre de nos parents dans cette salle des fêtes de Reykjavík. Elle avait des cheveux blancs et les yeux du même bleu pâle que les eaux de la Hvítá.

Grand-mère n'a survécu qu'un an à la naissance de Stína. À sa mort, papa a hérité de la ferme avicole et de la maison. Lorsque je suis arrivée un an plus tard, Stína n'avait pas encore commencé à parler, mais trois semaines après, elle a prononcé son premier mot : « Marsí ». Cette version de mon nom, Marsibil, est restée. Depuis ce jour, plus personne ne m'a jamais appelée autrement que Marsí.

Vingt-quatre ans plus tard, ma mère était aux fourneaux dans la cuisine saturée de curry de Nátthagi. Sa carrière de comédienne n'était plus qu'un lointain souvenir et pourtant, elle ne cessait d'y faire allusion, comme ces journaux qui publiaient de temps à autre des articles intitulés : « Que devient Nína Sveins, ancienne actrice prometteuse ? »

– Tu es en retard, Marsí, a dit maman. Je pensais que tu prendrais la route à l'heure du déjeuner.

– J'ai eu un empêchement.

– Mon Dieu, dans quel état tu es ! Regarde-moi ces cheveux…

La tête penchée de côté, maman m'a dévisagée un moment avant de passer lentement les doigts dans ma chevelure pour évaluer les dégâts. Tétanisée, j'ai senti ses ongles effleurer mon crâne. Sa main s'est arrêtée au-dessus de ma nuque où elle a empoigné une mèche, comme pour en vérifier l'épaisseur. Son sourire était aussi rouge que ses ongles brillants et immaculés, mais la couleur avait filé dans les fines ridules qui entouraient ses lèvres desséchées.

– Quoi ? ai-je demandé.

– Tu as des problèmes ?

– Non.

Maman a lâché mes cheveux pour se remettre à mélanger le curry.

– Marsí… Tu peux me parler, tu sais.

– Je sais.

– Tu vois toujours ton psy ?

– Oui, ai-je menti.

J'avais arrêté de le voir depuis qu'il m'avait proposé de faire « une évaluation plus approfondie ». Ce jour-là, j'avais acquiescé d'un air entendu, bien décidée à ne jamais y retourner.

– Tu es comme ton père, a dit maman, pas du genre à faire étalage de tes émotions.

– Et c'est un tort ?

– Non, pas vraiment. Mais parfois, ça fait du bien de parler.

– Peut-être.

Maman a versé le curry dans des bols qu'elle m'a tendus pour que je les pose sur la table. À peine assis, papa s'est jeté sur le sien.

– Je meurs de faim ! s'est-il exclamé, la sauce jaune dégoulinant de sa bouche.

– Je ne sais même plus à quand remonte mon dernier curry de viande, ai-je dit.

Ma mère ne préparait jamais deux fois le même curry et personne ne pouvait deviner quels ingrédients elle avait utilisés. Elle en faisait à chaque fois qu'elle décidait de vider le réfrigérateur… Un jour, je suis tombée sur un morceau de cartilage que j'ai dû mâchonner pendant des heures et qui m'a donné mal au ventre.

– C'est du poulet, dit maman. On en avait tellement… Je suis sûre que ce sera aussi bon que l'agneau.

– Certainement, ai-je dit, alors que j'avais déjà l'estomac retourné.

Quelle que soit la façon dont il était cuisiné, je détestais le poulet à cause de toutes les fois où j'avais vu ces rangées de petites carcasses roses suspendues à des crochets dans

l'abattoir. J'ai remué le ragoût avec ma fourchette. Il affichait une couleur étrange, entre le jaune et le brun. J'ai pris un morceau de pomme de terre que j'ai examiné attentivement avant de le porter à ma bouche.

Maman m'observait.

– Tu as tellement maigri, Marsí. J'ai du mal à y croire…

– Pourquoi tu dis ça ?

– Tu as toujours été si… généreuse.

– Généreuse ?

– Je parle de tes formes. Elles sont apparues très tôt. Tu avais déjà des seins et des hanches à douze ans. Tu as eu tes premières règles à onze.

– Maman ! ai-je dit, rougissante.

Quand j'ai eu mes premiers saignements, à onze ans, j'ai cru que j'allais mourir. J'en ai parlé à Stína, qui a éclaté de rire avant de me demander si j'étais débile.

– Ne fais pas ta prude, a lancé maman. Toutes les femmes ont leurs règles.

– Je n'étais pas une femme. J'étais une gamine.

– Parfois, j'ai l'impression que tu n'as jamais été une gamine.

– Mais enfin, Nína ! a protesté papa. Tu te rappelles quand Marsí se promenait à moitié nue dans la maison ?

– Tu n'avais jamais froid, a dit maman. Tu refusais toujours qu'on t'habille.

– Même à la crèche. Une fois, ta mère est allée te chercher et tu avais disparu. On t'a retrouvée à l'arrière du bâtiment avec un garçon. Vous étiez tous les deux complètement nus. Comment s'appelait-il, déjà, Nína ?

– Árni Jakob. Celui qui travaille parfois à la station-service. Le fils de Jonni et Ninna.

– Voilà. Tu te souviens de lui, Marsí ? Il avait un an de moins que toi, non ?

J'ai hoché la tête et enfourné une bouchée en me creusant la cervelle pour trouver un autre sujet de conversation.

N'importe lequel. Au moment d'avaler, j'ai eu l'impression d'avoir un morceau coincé dans la gorge.

– Une fois, il est venu ici et vous avez pris un bain ensemble, a poursuivi maman.

– Ce n'est pas lui qui… ?

– Exactement. C'est lui qui a fait caca dans l'eau du bain.

Maman a piqué un fou rire, aussitôt imitée par papa. Leurs dents étaient teintées de jaune par le curry.

J'ai bu une gorgée d'eau, je me suis raclé la gorge, mais rien à faire – le morceau restait coincé.

– Ça va ? s'est inquiété mon père.

J'ai commencé à avoir des haut-le-cœur. Leurs rires se sont éteints.

– Excusez-moi, ai-je dit en me levant brusquement.

Dans l'entrée, j'ai été prise d'une violente quinte de toux, mais ça n'a pas suffi. Le sang me montait à la tête. Je m'étranglais à moitié.

Papa est sorti de la cuisine à l'instant où quelque chose s'échappait de ma gorge : une masse visqueuse, couleur ocre, a atterri sur le sol avec un bruit de ventouse. Comme la gêne persistait, j'ai fini par enfoncer les doigts dans ma bouche.

Et vomi une longue mèche de cheveux.

*

Après le dîner, nous nous sommes installés dans le salon. En temps normal, on regardait la télévision, mais comme il n'y avait pas de diffusions le jeudi, on a écouté à la place une pièce radiophonique danoise intitulée *Les Trois Vauriens* en sirotant une bouteille de gin. Comme d'habitude, cette réunion était aussi l'occasion de picoler en silence. Une tradition familiale qui s'était imposée au fil des années.

Papa n'a pas tardé à recevoir un appel : il devait se rendre à la ferme. D'aussi loin que je me souvienne, il partait

régulièrement au pied levé pour ne rentrer à la maison qu'une fois tout le monde couché. Je n'ai jamais compris pourquoi les poules avaient besoin de lui à une heure aussi tardive.

Peu après, maman s'est assoupie, la bouche entrouverte, sans ronfler mais en respirant bruyamment. Comme souvent, je l'ai regardée dormir dans son fauteuil sans réussir à mettre un mot sur ce que je ressentais. Enfant, je l'avais tour à tour adorée et détestée, en passant par toute la gamme des émotions. Maintenant, je ressentais surtout de la pitié.

J'ai éteint la radio, rempli mon verre, et je me suis levée.

La maison n'avait guère changé depuis mon départ – mêmes photos aux murs, mêmes bibelots sur les étagères. Ma chambre, elle aussi, était restée dans son jus.

Sur un tableau de liège accroché au mur, j'avais épinglé des photos d'acteurs et de chanteurs, ainsi que mon billet d'avion pour le Danemark, pays que nous avions visité deux ans avant la disparition de Stína. J'ai tiré la chaise de bureau jusqu'à l'armoire, puis j'ai passé la main derrière l'étagère du haut. La boîte à chaussures se trouvait toujours là, avec toutes les lettres reçues dix ans plus tôt.

*

Deux semaines environ après la parution de mon annonce dans *L'Hebdo*, j'ai reçu une lettre. J'avais pour mission d'aller tous les jours chercher le courrier un peu plus bas dans la rue, ce qui me permettait d'intercepter d'éventuelles réponses. Ce jour-là, j'ai trouvé une enveloppe adressée à Kristín Karvelsdóttir avec la mention « L'Hebdo : Correspondants ». Une fois dans ma chambre, j'ai fermé la porte derrière moi avant de déchirer l'enveloppe.

Bonjour Kristín,
J'ai vu ton annonce et elle a retenu mon attention. J'ai décidé

de t'écrire dans l'espoir que nous puissions devenir correspondants. Je me présente : j'ai un petit frère, je joue du piano et j'aime les animaux, surtout les chiens. Je vais avoir dix-sept ans dans une semaine mais je déteste les anniversaires (je sais, c'est bizarre !). Si mon profil t'intéresse, je serais ravi d'en apprendre davantage sur toi.

À bientôt j'espère,

Bergur

Bergur et moi avions échangé deux lettres par mois pendant près d'un an. Il y en avait donc une vingtaine dans la boîte à chaussures. Je me félicitais de ne pas avoir gardé de copies de celles que j'avais envoyées – elles auraient révélé à quel point j'étais immature à l'époque. Bien qu'écrites sous le nom de Stína, mes lettres reflétaient nos deux personnalités, à ma sœur et moi. J'empruntais ses mots et je m'appropriais ses anecdotes. Stína en faisait toujours des tonnes ; elle ne se contentait jamais d'*aimer* quelque chose, elle l'*adorait*. Elle adorait les stars de cinéma, les chanteurs, les profs, les amis, les livres, les chansons… Au début, je mettais beaucoup de Stína dans mes lettres, mais avec le temps, j'avais commencé à parler davantage de moi. De Marsí. Cela dit, j'avais toujours peaufiné le texte afin d'apparaître exactement telle que je voulais être. Rien de plus facile : s'il m'arrivait d'écrire quelque chose de niais ou d'embarrassant, je l'effaçais, tout simplement. Et pourtant, je lisais les lettres de Bergur sans imaginer une seule seconde qu'elles pouvaient, elles aussi, avoir été rédigées et corrigées avec soin. Leur ton me semblait spontané, sincère.

Au début, nos courriers étaient assez courts. On parlait de nos passions, de nos activités, de nos vies. Puis au fil du temps, les échanges étaient devenus plus personnels, plus intimes. Je suis tombée sur des phrases comme *je me sens toujours comme un intrus* et *j'ai l'impression qu'on se connaît depuis toujours*. À l'époque, ces mots m'avaient touchée. Maintenant, j'avais

honte de m'être montrée si crédule. Alors que la plupart des adolescents éprouvent des sentiments similaires, je m'étais crue unique. J'avais l'impression que ce garçon me comprenait, que nous vivions une relation exceptionnelle. Dix ans plus tard, je voyais derrière ces mots une intention bien différente, plus sournoise.

J'ai vidé mon verre avant de reprendre ma lecture, l'estomac noué. La dernière lettre était la plus difficile à relire. Bergur avait évoqué plusieurs fois la possibilité de se rencontrer – il avait son permis de conduire et proposait de me rejoindre à Sída – mais je m'étais abstenue de répondre pour une raison évidente : je n'étais pas Kristín, seize ans, mais Marsibil, tout juste âgée de quatorze ans.

Dans sa dernière lettre, il écrivait :

À mes yeux, nos lettres nous ont permis d'être sincères et authentiques, et j'ai très envie qu'on se rencontre. Je pourrais venir te voir, si tu le souhaites, mais je dois t'avouer que je n'ai pas été tout à fait sincère avec toi. Je t'expliquerai quand on se verra. Il y a des choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre.

Ces derniers mots m'avaient convaincue : j'avais accepté de rencontrer mon correspondant. *Vendredi 17 novembre, à dix heures du soir, sur le pont de la Hvítá,* lui avais-je proposé. J'avais commencé à compter les jours.

Le matin du dix-sept, j'étais tellement nerveuse que j'avais du mal à tenir en place, et pourtant… je n'étais pas arrivée à temps.

Il se trouve que Stína avait rendu visite à des amies ce soir-là et qu'elle avait décidé, pour des raisons qui lui appartenaient, de rentrer tôt. Elle les avait quittées peu avant vingt-deux heures, avec l'intention de parcourir à pied les deux kilomètres et demi qui la séparaient de chez nous.

Le 17 novembre 1967, vers minuit, son anorak taché de

sang a été retrouvé près du pont qui enjambe la Hvítá. Stína, elle, n'est jamais rentrée. Son corps n'a jamais été retrouvé. Aucun autre indice lié à sa disparition n'a jamais été découvert.

J'ai fermé les yeux, tandis que la douleur qui me serrait le cœur se propageait dans ma poitrine. Puis j'ai sorti la lettre déposée à ma porte quelques jours auparavant et je l'ai comparée à la toute première lettre reçue de mon correspondant.

À bientôt j'espère, disaient les deux. Le ton de la dernière semblait un peu plus mature, mais il s'agissait bien de la même écriture.

Kristín

Automne 1966

J'ai envie de disparaître.

Tous les jours, des gens disparaissent. Le monde est si vaste, et nous sommes si petits, qu'il ne devrait pas être si compliqué de s'évanouir dans la nature sans être jamais retrouvé.

J'ai envie de disparaître. À l'appel de mon nom, les mots résonnent dans ma tête. Mais comment m'échapper d'une salle de classe ?

Je me traîne à contrecœur jusqu'au tableau noir. Je ne suis pas timide en temps normal. Pourtant, devant tous ces nouveaux visages, je n'en mène pas large.

Ces visages inconnus sont ceux des enfants de Varmaland, de Heidaskóli, de Kleppjárnsreykir et d'autres collèges de la région de Borgarfjördur. Bien sûr, il y a aussi quelques têtes familières – les anciens de Sída –, mais on est minoritaires. Nous voilà tous réunis au lycée de Reykholt. Dans deux ans, j'aurai passé mon examen de fin d'études et je pourrai enfin entrer à l'École des beaux-arts, ce dont je rêve depuis toujours. Mais pour le moment, je dois lire mon exposé d'islandais, pondu en cinq minutes chrono. Autant dire : nullissime.

– On t'écoute, Kristín, dit le prof d'un ton encourageant.

Il s'appelle Thór et comme nous, il vient d'arriver dans

l'établissement. Il est très beau, plutôt jeune – vingt-quatre ans – mais marié. Dommage. J'ai vu sa femme. Superbe, et enceinte jusqu'aux dents. Ce qui n'empêche pas les filles de notre classe de craquer pour lui, surtout Málfrídur.

– Merci.

Je m'éclaircis la voix tout en balayant du regard la salle.

Málfrídur sait que je n'ai rien préparé. Elle peine à retenir son fou rire. Je croise le regard de Gudrún, qui hoche la tête en souriant, comme pour m'encourager.

Je prends une grande inspiration et je me lance.

*

– Tu es insupportable, dit Málfrídur à la fin du cours. Sérieux, Stína. Vraiment insupportable.

– Pourquoi ?

J'ai du mal à réprimer un sourire. Mon exposé s'est bien mieux passé que prévu. Il m'a fallu deux minutes pour me mettre en route, mais après, il s'est avéré que j'en savais beaucoup plus sur le sujet que je ne le pensais. Je n'aurais jamais cru…

– Tu racontes que tu n'as rien préparé, que tu ne sais rien, et après tu parles pendant des heures !

– J'ai trouvé mon rythme.

Málfrídur écarquille les yeux.

– Ton rythme ? Non mais d'où tu sors ? Même le professeur a applaudi à la fin. Thór a carrément applaudi !

Et elle fait semblant de vomir. Gústi, qui nous a rejointes, me donne une tape dans le dos.

– Je savais qu'elle s'en sortirait.

– C'est toujours pareil avec Stína, lance Gudrún. Elle se lamente sans arrêt, et après elle assure comme une bête. En plus, madame peint comme Léonard de Vinci et elle va prendre des cours de dessin !

– Plutôt comme Mary Cassatt, dis-je.

– Qui ça ?

– Laisse tomber.

– Tu les prends où, tes cours ? demande Gústi.

– À Kleppjárnsreykir. C'est une session de douze semaines, avec deux cours par semaine.

Je fais la modeste, mais je suis fière comme un paon.

Halldóra, ma prof d'arts plastiques à Reykholt, m'a convoquée il y a quelques jours. Elle enseignait aussi dans mon ancien collège.

– Tu te souviens d'Ívar ? m'a-t-elle demandé. L'élève qui nous a rendu visite au printemps dernier et qui a assisté à certains de mes cours ?

– Ah oui… Il voulait devenir professeur d'art, non ?

– Exactement. À la rentrée, plusieurs cours du soir vont être proposés à Kleppjárnsreykir. Dactylographie, danois, anglais… Ívar enseignera l'art. Ce serait parfait pour toi.

– Pour moi ?

Halldóra a ajouté que j'étais un peu jeune, mais qu'elle en parlerait à mes parents et qu'ils accepteraient sûrement – ces cours seraient une excellente base pour la suite de mes études.

– Madame a été personnellement invitée, précise Gudrún.

– Et tu commences quand ? demande Gústi.

– Ce soir.

– Insupportable, répète Málfrídur en s'allongeant sur le talus herbeux qui longe le bâtiment.

Gudrún et moi nous asseyons à côté d'elle. Gústi, un peu plus bas, s'amuse à arracher des brins d'herbe.

– Au fait, qu'est-ce que vous faites ce week-end ? demande-t-il.

– Il y a une fête chez Snorri, dit Málfrídur. Tout le monde sera là.

– C'est qui, « tout le monde » ? marmonne Gudrún, les mains enfoncées dans les poches de sa veste.

– Tous ceux qui comptent, répond-elle sans se retourner.

Ces deux-là ne s'entendent pas vraiment. En fait, elles ne se parlent qu'en ma présence. Difficile d'imaginer des personnalités plus opposées… Málfrídur a intégré le lycée au printemps, quand son père a été nommé pasteur de la ville. Avant ça, elle vivait à Reykjavík ; elle s'est sentie humiliée de devoir déménager à la campagne. Le premier jour, quand le professeur lui a demandé de se présenter à la classe, elle a déclaré, l'air rebelle, que ses parents l'avaient forcée à s'installer dans ce trou paumé. Comme j'ai été la seule à glousser, elle m'a gratifiée d'un sourire. Depuis, nous sommes amies.

Gudrún, elle, a toujours vécu ici, comme moi, et répète à l'envi qu'elle ne voudrait habiter nulle part ailleurs. Elle aime la nature, les montagnes, et on s'est trouvé plein de cachettes dans la campagne, des petits coins secrets découverts quand on était plus jeunes. On se préparait des pique-niques et on faisait semblant de vivre ensemble en pleine nature, en se nourrissant de myrtilles et d'oseille, en buvant l'eau de la Hvítá. Parfois, à l'insu de nos parents, on s'aventurait en amont de la rivière jusqu'aux spectaculaires chutes de Hraunfossar, dans le champ de lave. On s'asseyait face à la cascade de Barnafoss en pensant aux deux enfants qui, selon la légende, s'y seraient noyés.

Málfrídur est aussi brune que Gudrún est blonde. Aussi grande et mince que Gudrún est petite et ronde. Et leurs tempéraments sont diamétralement opposés : Gudrún, toujours joyeuse et de bonne humeur, arbore en permanence un large sourire. Málfrídur, en guerre avec le monde entier, a la langue bien pendue. Elle adore prendre des risques – avec elle, impossible de s'ennuyer.

– Et qui sont « ceux qui comptent », Málfrídur ? dis-je.

Elle se lance dans l'énumération des garçons qu'elle juge dignes d'intérêt. Arrivée en bout de liste, elle rejette ses cheveux en arrière en déclarant :

– Il ne faut pas rater ça.

Je lance un regard aux deux autres.